

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

COMITÉ AUXILIAIRE DE MONTAUBAN

A la naissance de notre Société, le Comité directeur vit surgir dans plusieurs provinces de France des Comités auxiliaires, désireux d'entretenir avec lui des rapports réguliers, d'aviser à l'accroissement de ses ressources, d'organiser les collectes, de lui en envoyer directement le produit, en accompagnant ces subsides de paroles d'encouragement et de bon conseil. Chacun de ces Comités avait son président, son secrétaire, son trésorier. En 1825, quinze figuraient au rapport de l'assemblée générale de Paris. De 1826 à 1828, ils s'étaient accrus jusqu'au nombre de trente-deux, sans compter ceux de Suisse, distincts des autres, parce qu'ils ne s'occupaient pas seulement de nous et qu'ils avaient une entière autonomie. Dans la liste des Comités français, il était touchant de voir, à côté de grands noms, comme ceux de Nîmes, de Montpellier, de Bordeaux, de Montauban, de Lyon, de Strasbourg, ceux d'Eglises de campagne qui n'étaient ni les moins zélées ni les moins généreuses.

Pour des raisons dont on a peine à se rendre compte et qu'on ne peut que regretter, ces Comités auxiliaires ont suc-

cessivement disparu depuis bien des années. Veiller aux intérêts de la Mission est devenu de plus en plus chose individuelle, affaire des pasteurs ou de laïques zélés. Celui de Nîmes, il n'y a pas longtemps encore, conservait un reste d'organisation, celui de Strasbourg s'est maintenu. Il y a aussi une belle exception à faire pour les Comités auxiliaires de dames qui ont toujours entretenu des rapports suivis avec celui de Paris.

Cette désorganisation était surtout le fait de notre caractère national, qui, dans tout ordre d'intérêts, est porté à laisser trop exclusivement à une administration spéciale le soin de ce qui devrait être l'affaire de tous. Cela a considérablement retardé le développement de notre œuvre, en la laissant ignorer à une foule de gens, négliger par d'autres, mais cela n'a jamais été une preuve que l'on doutât de sa nécessité, de l'excellence de son but, de la réalité de ses succès. C'est ce qui explique que cette œuvre ait toujours fait son chemin, petitement, laborieusement, il est vrai, mais bien réellement.

Grâce à Dieu, depuis quelques années, on a senti qu'il était grand temps de déployer plus de vigueur, de ne plus laisser languir une entreprise qui a été en bénédiction à des populations entières dans le monde païen et qui est devenue un honneur, un élément de vie religieuse pour nos Eglises et nos familles. On a compris aussi que pour cela il fallait absolument revenir à l'organisation qu'on avait adoptée en province aux jours du premier amour pour l'extension du règne de Jésus-Christ.

C'est ce que sentait plus particulièrement le Comité central, au début de l'année désastreuse qui a remis tout en question dans notre pauvre patrie.

A notre Assemblée générale de 1870, voici ce que nous disions, rappelant les souvenirs qu'avaient laissés les Comités auxiliaires de l'époque de création :

« Il y avait là les garanties de durée et de développement

qu'il fallait à notre œuvre : spontanéité, vie propre, concours intelligent et cordial. Lorsque de nouveaux besoins se manifestaient, nous en donnions connaissance à ces Comités. S'il y avait des doutes, des hésitations dans l'esprit des donateurs, on pouvait nous en instruire et recevoir de nous les explications désirables.

« Ces Comités développaient autour d'eux l'esprit missionnaire, encourageaient les vocations naissantes, en surveillaient le développement.

« Combien cela, encore de nos jours, serait préférable à des appels forcément très brefs, à peine lus et qui ne peuvent être appuyés que par des pasteurs généralement fort occupés, ayant à songer avant tout aux besoins immédiats de leurs Eglises.

« Maintenant que les voyages sont devenus si faciles, rien n'empêcherait qu'à l'époque de nos grandes assemblées, des députés vinssent nous dire ce qui se fait chez eux, prendre plus exactement connaissance de notre situation et nous communiquer les idées, les désirs de leurs commettants.

« Messieurs, quand le passé a su donner de bonnes leçons, de profitables exemples, il faut savoir revenir en arrière pour s'y conformer. »

Dans les Eglises du Doubs qui nous ont été presque miraculeusement conservées, on s'est mis à l'œuvre, depuis quelques années ; on a institué des fêtes de mission, à l'instar de celles de la Suisse. Des populations de différentes localités y sont conviées pour y entendre des rapports sur diverses stations, s'en entretenir, réunir des dons au milieu de prières et de chants pieux. Il en est résulté un grand bien pour ce pays et pour notre Société. A cette exception près, on n'a rien réorganisé chez nous. Mais voici que les irrésistibles appels de M. Coillard, l'effet produit par les malheurs des Eglises du Lessouto et l'attitude héroïque de leurs pasteurs, réchauffent un peu partout les cœurs, les émeuvent à jalousie, et tout nous porte à croire que ces sentiments vont nous

rendre ce que nous avons perdu. Nous savons qu'à Bordeaux et à Montpellier on pense à se reconstituer en Comité auxiliaire. Nous pouvons annoncer dès aujourd'hui que la chose est faite à Montauban.

Voici ce que M. le pasteur Benoît vient d'écrire au directeur de la Maison des Missions :

Montauban, le 2 juin 1881.

C'est dimanche dernier, 29 mai, qu'a eu lieu notre fête missionnaire, dans le temple de la Faculté. De nombreux amis sont venus y prendre part et nous avons à bénir Dieu pour le succès de notre réunion et les encouragements qu'il nous a donnés. M. Pédézert présidait la séance. Dans un discours écouté avec un religieux silence, il a dit le but de notre Comité et, rattachant le présent au passé, il nous a décrit en termes émus son séjour à la Maison des Missions, en faisant passer devant nos yeux, dans un tableau rapide mais vivant, les membres de l'ancien Comité et les premiers élèves des Missions. J'ai été surtout frappé du portrait qu'il nous a présenté de l'amiral Verhuell et de M. Grandpierre. nous a dit aussi les liens étroits qui vous unissaient.

J'ai ensuite, dans un court rapport, rappelé vos premières difficultés au Lessouto et les bénédictions dont Dieu avait couronné vos efforts et ceux de vos dévoués collègues. M. Sayous a parlé, dans une allocution substantielle, des étroites relations qui unissent la science aux missions. J'ai donné ensuite lecture de votre lettre si intéressante, qui a été tout à fait du goût des étudiants et de l'auditoire que vos souvenirs, si bien racontés, ont captivé au plus haut point. J'ai lu encore une lettre de M. Coillard, remplie comme la vôtre d'un saint enthousiasme pour l'œuvre des Missions, et après une collecte qui a produit 107 francs que j'enverrai à M. Schultz, l'assemblée s'est séparée après une prière de M. de Frontin.

Je ne dois pas oublier de vous dire qu'après la lecture de votre lettre et de celle de M. Coillard, M. Jean Monod, se faisant l'écho des sentiments de tous, m'a chargé de remercier, au nom de l'assemblée, les chers correspondants du Comité. Je suis très heureux de m'acquitter à cette heure, auprès de vous, de cette commission et de vous dire combien votre lettre et votre sympathie nous ont fait de bien.

Je vous ai dit que M. Pédézet est président de notre Comité. J'ai été nommé secrétaire-trésorier. Les autres membres du Comité sont : MM. les professeurs Doumergue et Sayous, MM. les pasteurs Durand (de Montauban), de Frontin (de Saint-Antonin), Bollon (de Négrepelisse) et MM. Vinche (de Réalville), Emile Heim et Henri de France (de Montauban).

Veuillez recevoir, cher monsieur et honoré frère, nos cordiales salutations dans le Seigneur.

D. BENOÎT.

LE MAJOR MALAN

Lettre de M. Coillard.

Montpellier, 4 juin 1881.

Chers amis,

Un de ces hommes forts qu'on rencontre rarement, un vaillant guerrier, vient de tomber sur le champ de bataille. Il laisse un grand vide dans nos rangs. Et pourtant ce ne sont pas des larmes égoïstes que je voudrais faire couler sur son tombeau, c'est une couronne, une fleur que je voudrais y déposer. Dans les armées britanniques, soldat distingué, on le connaissait sous le nom de major Malan. Dans celles de Jésus-Christ, quel était son grade? je n'en sais rien. Je serais tenté de croire qu'il était un de ses généraux. Il vivait avec

son Maître dans la plus grande intimité ; il avait pour sa personne un enthousiasme électrisant, et il parlait de lui et en son nom avec une puissance irrésistible. Je l'ai vu parmi les noirs de l'Afrique, fraternisant avec ces humbles chrétiens comme s'il les eût toujours connus, et n'eût pas d'autres amis au monde ; je l'ai entendu parlant aux païens comme si le message qu'il leur apportait était le but unique de sa vie et la seule préoccupation de ses pensées. Je l'ai vu aussi parmi les Européens, confondant les « libres penseurs, » avertissant avec instance les mondains, réveillant les chrétiens, les encourageant avec tendresse et les reprenant avec fidélité. Il étonnait tout le monde, il se faisait respecter de tous. Partout où il allait, on lui faisait place. Les hommes du monde essayaient de railler ses excentricités, mais ils subissaient son influence et se taisaient devant lui. Les hommes les plus éminents par leur savoir et leur piété l'écoutaient avec respect et avec profit. Il était chez lui partout, parce que partout il était chez son Père et avec son Père. Jamais il n'était pris au dépourvu, soit par une visite, soit par une prédication, c'est de l'abondance de son cœur qu'il parlait : « Ever ready for the service of the King », — toujours prêt pour le service du Roi ; c'était là sa devise. Aussi ne manquait-il jamais une occasion d'exhorter, d'édifier en temps et hors de temps, sans aucune distinction de personnes.

Depuis sa conversion, il s'était livré à l'étude approfondie de la Parole de Dieu avec une ardeur insatiable, aussi savait-il en exploiter les mines et y trouver des diamants de la plus belle eau.

« Quand je suis devenu officier au service de la Reine », disait-il, « j'ai étudié jusqu'à savoir par cœur les « ordonnances » du service, et en devenant soldat de Christ, j'ai compris que je devais connaître son « livre d'ordonnances », au moins tout aussi bien que celui de la Reine. » Il consacrait chaque jour des heures entières à cette étude, et si sa

Bible de poche pouvait être publiée avec toutes ses notes et ses références, ce serait certainement un commentaire des plus instructifs dans son genre. Il était puissant dans les Ecritures, et, en l'entendant, on comprenait la parole de saint Paul : « Que la Parole de Christ habite en vous richement. »

Il était un homme de prière. Il vivait et marchait avec Dieu. Non seulement il consacrait à la prière des heures entières qu'il prenait ou sur ses occupations du jour ou sur le repos de ses nuits, mais il alliait la prière à tout ; aux détails les plus humbles, nous dirions les plus triviaux, comme aux plus grandes circonstances de la vie. Sa foi nous confondait. Il était un des habitués du trône de la grâce, et il y allait avec hardiesse et confiance. S'il savait se dépenser pour ses frères, il savait aussi prier pour eux. Ses prières quotidiennes étaient une revue géographique, et jamais il ne manquait de déployer devant le Seigneur la longue liste des noms de ses amis connus et personnellement inconnus. C'était merveilleux. Sa profonde connaissance du cœur humain le portait à juger les autres avec charité. Il avait horreur de la médianse chez les enfants de Dieu, et il la flétrissait sans pitié. Il savait toujours découvrir ce que la grâce de Dieu a fait dans un homme pour l'ennoblir. Il se faisait tout à tous ; cependant on avait près de lui le sentiment que sa piété mâle et virile vous écrasait. Du reste, il était homme et il avait ses faiblesses. Je n'aurais pas voulu non plus sans réserve endosser toutes ses idées, ni suivre toujours ses conseils. Mais sa grande personnalité tranchait autant sur le christianisme incolore que sur le mysticisme égoïste et oisif que l'on coudoie partout de nos jours.

Evangeliste infatigable, partout où il se trouvait il s'occupait de l'œuvre de Dieu dans le monde entier. Mais dans son cœur, c'était l'Afrique qui occupait la première et la plus grande place. Il avait voulu payer de sa personne pour évangéliser la malheureuse terre de Cham. Mais quand il s'aperçut

qu'il pouvait mieux la servir en la quittant et en retournant en Angleterre, il n'hésita pas. En Angleterre, il se mit courageusement à l'œuvre par sa puissante parole d'abord, puis par la publication d'un journal trimestriel et enfin par la fondation d'une Société pour venir en aide aux missions indigènes. Dire que c'est lui qui était l'âme comme le fondateur de cette Société qui a déjà fait tant de bien, c'est inutile.

La mission du Zambèze, en particulier, était l'objet de sa plus tendre sollicitude. Non seulement il nous poussait en avant, mais il aurait voulu nous entraîner. Pour cet objet, il mettait tout à contribution, ses forces, son temps, ses biens, ses talents, sa plume et sa foi, son cœur et ses amis. Les voyages que nous avons faits ensemble en Angleterre et en Ecosse laisseront des traces durables dans mon souvenir. Il se faisait ouvrir toutes les portes : celles de l'Eglise anglicane comme celles d'autres Eglises. Il planait au-dessus de toutes dénominations. Il a porté l'Afrique et notre mission du Zambèze sur son cœur jusqu'au bord de la tombe.

Je ne crois pas être infidèle à l'amitié en mettant sous les yeux de nos amis la dernière lettre qu'il m'ait écrite. Il me semble même que c'est un devoir, puisque sa défense était basée sur une appréhension fautive. Non, personne ne blasphémera le nom de Dieu, parce que Dieu n'a pas jugé bon de lui accorder le désir de son cœur. Mais beaucoup seront édifiés et émus comme nous en lisant ces dernières expressions d'activité, de résignation, de paix et de joie, tombées des lèvres de ce chrétien d'élite qui avait déjà le pied sur le seuil de l'Eternité.

Voici sa lettre :

Londres, 9 avril 1881.

Esaïe 41.13 *pour vous*

» 10 *pour nous deux.*

Bien-aimé frère Coillard,

Je vous ai déjà envoyé, il y a quelques jours, à Mabilley et à vous en commun, une lettre où je vous faisais connaître la nature de mon mal. Il s'était déclaré quelque six semaines avant que vous ne vinssiez ici en députation.

Vous et votre chère femme savez comme moi qu'à une affliction pareille il y a une raison, une excellente et probablement plus d'une. J'avais besoin d'être purifié des souillures du péché, et Dieu le fait par ce moyen. Je m'incline sous sa main d'amour, et je l'en bénis. Je le fais, s'il nous châtie, c'est toujours pour notre profit. Et devenir participant de sa sainteté, c'est le seul désir de mon âme. Je puis le bénir pour tout ce qui, avec le secours de sa grâce et les lumières de son Esprit, me poussera vers ce but, le plus céleste de tous.

Considérant la nature de mon mal, j'ai très peu souffert. Et les innombrables témoignages d'amour dont Dieu me comble de tant de manières différentes me tiennent constamment occupé à le louer.

Pas nécessaire n'est de vous troubler à mon sujet, mes bien-aimés. Si notre Roi a encore du travail pour moi en Afrique ou pour l'Afrique, il m'y *prépare à nouveau*. Il avait vu que le vieux navire avait besoin d'être goudronné et repeint avant d'entreprendre un nouveau voyage; aussi a-t-il commencé par râcler la couche de vieille peinture, et il le prépare à recevoir son propre vernis avec la perspective de refléter plus brillamment sa gloire. Ah! cher ami, cette maladie m'a fait apprécier le privilège de parler pour le Seigneur, et de prêcher son Evangile bien plus que je ne

• l'ai jamais fait auparavant. Oh ! avec quelle joie je parlerais maintenant matin et soir, le jour tout entier, du Seigneur Jésus et de son règne aux libéraux (le mot est en français), aux âmes mortes, à tout le monde. Ceci peut contribuer à vous encourager dans votre fatigante tournée.

Je viens de lire votre lettre du 4 avril, à M. Buchanan, où vous lui racontez votre visite à Montauban, et vos projets de visiter Mazamet, Montpellier, etc. Rappelez-moi, s'il vous plaît, au souvenir d'E. Monod, des chers Rouvière et des Schloesing, et dites-leur, et à tous les autres amis, que je ne les ai pas oubliés. Presque sans cesse, semaine après semaine depuis que nous nous sommes vus, j'ai fait mention de leurs noms devant le Seigneur. J'ai commis peu d'omissions, et c'est mon désir de toujours faire ainsi.

14 avril. — Votre excellente et aimable lettre, mon bien-aimé, m'est parvenue aujourd'hui. Ne vous affligez pas à mon sujet. J'ai la conviction que cette maladie n'est point à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que Jésus en soit glorifié. Je crois que je retournerai en Afrique avec vous et votre chère compagne. *Ne le dites à personne d'autre* ; mais telle est mon espérance et telle est mon attente, et j'en fais un sujet constant de prière.

Quand on a déclaré que ma maladie était incurable, j'ai demandé à ma femme que, si l'hiver prochain, j'étais assez bien pour voyager, elle consentit à ce que je retournasse en Afrique. Et elle l'a fait.

Je bois de l'eau de Missiquoi, créée au commencement du monde par notre bon Père céleste, comme un spécifique contre le cancer, et d'une étonnante efficacité dans certaines maladies. Elle a produit sur moi, avec la bénédiction du Seigneur, un puissant effet, mais j'ai pris froid il y a quinze jours, ce qui m'a extrêmement affaibli, et je garde ma chambre depuis huit jours. Ma chère compagne est une garde-malade excellente, de même qu'Evelyn (sa fille). Je suis très

heureux dans le Seigneur, et j'apprends des leçons bien douces dans ma faiblesse.

Les télégrammes d'hier annoncent que les Bassoutos ont accepté la médiation de sir H. Robinson, et que la paix est assurée. Que Dieu en soit béni, s'il en est vraiment ainsi.

Je prie pour vous et votre chère femme. « Soyez forts, oui, soyez forts. » Vous laisserez une bénédiction partout derrière vous. Je suis reconnaissant de savoir que ma tournée (en France) n'a pas été vaine. J'étais soutenu par les assurances que je trouvais dans la Parole de Dieu qu'il en serait ainsi.

Rappelez-moi à Babut, à Mademoiselle Levat, aux Bruneton à Nimes, et aux chrétiens, partout où vous passerez.

Ecrire me fatigue. Mais Evelyn a écrit à Madame Coillard. J'éprouve une grande tristesse à la pensée que notre village de Lérivé a été détruit. Notre Dieu fera habiter les lieux déserts et il enfoncera devant vous les portes de *Sechéké* (au Zambèze). Vivants ou morts, nous sommes à lui.

Je vous demande de nouveau de ne pas mentionner l'espoir que j'ai de retourner en Afrique. Si le Seigneur en ordonnait autrement, son saint nom pourrait en être blasphémé.

Je prie pour Asser, A. (Aaron) et A. (Andreas), et pour les missionnaires et les Eglises du Lessouto. J'ai à peu près 250 livres pour elles, et plus, que j'espère prendre avec moi.

Je suis, dans l'amour, l'espérance, la confiance et la joie, votre frère en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je suis votre frère affectionné, espérant, confiant, joyeux, en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous vous attendrons ici quand vous aurez fini votre œuvre.

C. H. M.

